

LES BOULEVARDS.



**CHAPITRE XIX.**

---

Voulez-vous connaître Paris , ses habitudes , ses goûts , le caractère particulier de la vie qu'il s'est faite, et cela en peu de temps , à peu de frais , sans aucune peine , comme on aime à tout savoir aujourd'hui? Je vous dirai : Ne vous fatiguez pas à parcourir les différens quartiers où sa population s'est distribuée, à visiter ses monumens et ses établissemens publics dont il ne



se soucie guères, à fréquenter assiduellement toutes les maisons qui peuvent vous être ouvertes, et ces lieux d'un plus facile accès où l'on se rassemble pour chercher en commun le gain ou le plaisir. Vous auriez vu cette foule de belles choses que les indicateurs signalent à votre curiosité dans leur longue nomenclature; vous auriez usé le crédit de vingt recommandations qui sont lettres de change payables en diners; vous auriez assisté aux audiences des tribunaux, à la cohue de la Bourse, aux séances des sourds-muets et des députés, aux bals de la cour et aux concerts de bienfaisance, que vous pourriez bien n'avoir rien compris au mouvement de la capitale, et remporter les idées les plus inexactes sur la physionomie morale de ses habitans. C'est que le Parisien ne se montre pas avec sa véritable attitude, avec sa figure distinctive, là où il est courbé pour le travail, enchaîné par un devoir, dominé par quelque passion, mis à la gêne par des intérêts, des convenances ou des règles d'étiquette. L'atmosphère des salons, des ateliers, des comptoirs, des assemblées, des théâtres, l'étouffe, l'abrutit, l'asphyxie en quelque sorte; et voilà peut-être pourquoi il réussit assez mal

aux choses qui se délibèrent sous un toit de verre ou d'ardoise. Il ne se retrouve complet que lorsqu'il vit à l'air, non pas toutefois comme l'heureux habitant des pays chauds, qui s'épanouit immobile et rêveur dans la contemplation d'un beau ciel, mais lorsqu'il peut, entre deux averses, promener son loisir à travers la foule, s'agitant à ne rien faire, regardant, regardé, heurtant, heurté, saluant, salué, et satisfait de n'avoir pas perdu sa journée s'il a rencontré plusieurs visages de connaissance et ramassé quelques nouvelles sur son chemin.

Cette vie extérieure, ce monde en plein vent, ce commerce de regards, de propos, de complimens échangés au passage, cette sociabilité ambulante, est surtout ce qui caractérise notre grande ville, et ce qui en fait le principal agrément. Ailleurs comme ici, on sait se réunir entre quatre murailles lambrissées, à la lueur des bougies, avec des apprêts de toilette, et la résolution d'avance concertée d'employer les heures de la soirée à faire des révérences, à tourner sur un parquet, à causer, à médire, à manier des cartes, à répéter par fragmens le journal du



matin, et à prendre du thé. Ailleurs aussi, on s'entasse pour son argent dans des salles plus ou moins vastes, bien ou mal ornées, où l'on vient se montrer l'un à l'autre sous le prétexte d'écouter des chants, des tirades et des quolibets. Toutes les capitales de l'Europe, tous les chefs-lieux de province ont leurs palais, leurs guinguettes, leurs théâtres, leurs marchés, leur jardin des plantes et leur académie. Mais ce qu'on ne voit qu'à Paris, c'est une population immense, à toute heure répandue sur le pavé, circulant sans hâte et sans préoccupation, se servant à elle-même d'amusement et de spectacle, tourbillonnant sans cesse dans un espace convenu où tous les rangs se confondent, où toutes les fortunes se coudoient, où l'égalité n'admet d'autre différence que celle de l'embonpoint, où la loi de l'incognito est toujours respectée, jouissance permise à chacun, qui fournit aux plus oisifs un passe-temps sans effort d'esprit ou de dépense, aux plus occupés une distraction de tous les momens.

Or, il existe un lieu merveilleusement propre à cet usage que le Parisien fait de sa liberté, à ce continuel besoin de mouvement et de péle-

mêle qui le pousse hors de son logis, qui lui fait abandonner plusieurs fois par jour toutes les aises de sa demeure, qui le ramène de la campagne après une courte absence, comme s'il craignait déjà d'être oublié. En vain lui ouvririez-vous la plus belle promenade du monde, entourée de grilles, ombragée d'arbres épais, ornée de statues bien décentes, gardée par des soldats qui en interdisent l'entrée aux chiens, aux porteurs de fardeaux et aux gens mal-vêtus. Ce n'est pas là que vous l'amèneriez; car il n'affiche pas à ce point le désœuvrement; il ne se permet guères les Tuileries que les dimanches. Mais il n'est pas d'homme si affairé, si étroitement obligé à rendre compte de son temps, qui ne trouve le moyen de prendre sur ses occupations de quoi faire un tour de boulevard. Aussi, peut-on dire que tout le gai loisir de la cité est renfermé dans cette ligne irrégulière qui s'étend depuis le monument inachevé de la Madeleine jusqu'au monument projeté de la Bastille; deux limites portant empreint sur leurs pierres d'attente le cachet de notre siècle, et au-delà desquelles sont placées les extrémités de la vie sociale; d'un côté, le travail avec ses longues peines, ses joies



brutales et les inquiétudes dont on le tourmente; de l'autre, le luxe qui s'endort trop facilement, par un temps comme le nôtre, dans sa voluptueuse imprévoyance. A voir les contours que décrit cette chaussée grisâtre, bordée de deux allées et encaissée entre deux rives de maisons, vous diriez une autre Seine qui charrie des hommes, recevant et déchargeant ses flots de distance en distance par des affluens et des canaux nombreux. Ce n'est pas précisément une promenade, puisqu'on y est affranchi de la consigne. Ce n'est pas tout à fait une rue, puisqu'on y est rarement éclaboussé, et que plus de deux piétons peuvent y marcher de front sans se bousculer; c'est tout juste ce qu'il faut pour que des gens qui aiment la foule et le bruit se portent naturellement vers un même point sans paraître se chercher; les uns s'y rendant tout droit, y faisant long séjour, étalant aux yeux des passans leur béante oisiveté, les autres ayant un but dont ils se détournent, prenant pour arriver à leurs affaires ce chemin, le plus long, que chacun de nous connaît si bien, et dont la tradition ne s'est pas perdue depuis Lafontaine; tous, lorsqu'ils ont touché cet heureux terrain par quel-

qu'une de ses issues, marchant d'un pas plus lent, affectant l'air inoccupé, s'arrêtant aux mille objets de curiosité dont la route est semée, et s'en détachant avec regret. En toute autre partie de la ville, vous pourriez vous croire à Londres, à Vienne, à Lyon, à Bordeaux; sur les boulevards, vous êtes sûr d'être à Paris.

C'est pourquoi j'ai entendu de bonnes gens demander quelle main habile avait tracé ce large cordon qui se déploie, toujours onduleux et varié, dans une étendue de plus d'une lieue; quel crayon intelligent avait dessiné sur un sol inégal cet espace si bien préparé pour nos goûts et nos besoins, enceinte et centre en même temps, communication et point de ralliement, que l'on suit, que l'on traverse, où l'on passe, où l'on va, d'où l'on vient, toutes choses importantes dans notre existence de Parisiens, et qui là se trouvent admirablement réunies. Hélas! c'est comme si, rencontrant quelque part (je serais fort embarrassé de dire où), un peuple gouverné par ses vieilles mœurs et ses coutumes patrimoniales, dans la surprise que vous causerait un bonheur si facile et si ingénu, vous alliez demander



quelle plume lui a écrit ses lois. Les architectes et les législateurs ne font pas de ces miracles-là. Les uns et les autres sauront vous tirer une constitution ou bien une rue au cordeau, en faisant abattre tout ce qui gênerait leur alignement et leur perspective, sans s'inquiéter des ruines et des masures qu'ils laisseront autour de leur ouvrage. Pour ne rien dire ici des chartes, examinez seulement ce beau projet dont on vous a parlé, d'une voie spacieuse qui s'ouvrirait devant le Louvre et se dirigerait vers l'Hôtel-de-Ville, tout droit à la rencontre du dernier emprunt. Voilà qui est de l'homme; voilà qui est imagination des ponts-et-chaussées. Il en coûterait beaucoup d'argent d'abord, puis le sacrifice d'un monument précieux; mais on aurait gagné une belle surface de pavé, sur les bords de laquelle on verrait long-temps des palissades, des décombres et des abîmes, en attendant les constructions et les écriteaux. Ce n'est pas ainsi qu'ont été faits les boulevards. Ils sont le produit des siècles, l'œuvre progressive de la cité elle-même, qui s'est agrandie autour de son ancienne clôture. Il est heureusement arrivé qu'un beau jour les Parisiens crurent avoir l'ennemi,

je veux dire l'étranger, à leurs portes. C'était une de ces peurs comme il est bon de leur en donner parfois quand on veut tirer d'eux quelque secours. L'empereur Charles-Quint avait mandé au comte de Nassau : « Que, de par Dieu » ou par le Diable, il lui tint la promesse d'aller » droit à Paris, » et aussitôt les bourgeois s'étaient mis à se fortifier avec leur zèle ordinaire. Sur seize mille ouvriers commandés pour cette besogne, les magistrats du parlement, à qui l'état de siège ne faisait pas du moins abdiquer leur office, en trouvèrent près de trois mille occupés à creuser des fossés, à élever des remparts. La peur se dissipa bien vite, le travail resta fait, et les Parisiens allèrent prendre leurs ébats sur la place où ils avaient dû combattre. Il ne faut pas croire pourtant que ce lieu fût sans nom, avant qu'il plût aux écoliers, aux rentiers et aux invalides du temps, de faire rouler des boules sur le tapis verdoyant dont il s'était couvert. Cette étymologie, donnée au mot *boulevard*, n'est rien qu'une petite mystification, une de ces découvertes facétieuses que Voltaire, à ses momens perdus, se donnait le plaisir de lancer dans le public, certain d'être cru sur parole et, qui plus



est, copié. Il pouvait être alors piquant pour un homme d'esprit de mettre en circulation une sottise; les journaux nous ont blasés là-dessus.

Les boulevards, qui reçurent leur nom de la langue militaire et non pas de celle des badauds, restèrent donc dans cette forme jusques vers la fin du dix-septième siècle, époque à laquelle des lettres, signées Colbert, ordonnèrent aux échevins d'y planter des arbres, tant pour la décoration de la ville que pour procurer des promenades aux bourgeois et habitans d'icelle. Dès lors, ils devinrent un de ces lieux où, suivant Labruyère, « on se donne un rendez-vous public, mais fort exact, pour se regarder au visage et se désapprouver les uns les autres. C'é-  
» tait là, dit-il encore, que l'on était assuré de  
» voir, sur un strapontin, ce même homme, par-  
» tout si connu, ce visage si familier, qu'on avait  
» rencontré déjà dans la grande allée des Tui-  
» leries, au balcon de la comédie, au sermon,  
» au bal, aux exécutions, aux feux de joie, cette  
» figure enfin qui représentait le peuple dans  
» les almanachs » ; personnage encore existant,

sorte de juif-errant qui ne meurt ni ne se repose, qui survit aux révolutions, qui reparait après l'émeute, dont les années qui s'écoulent ne font que changer le costume; et que vous retrouverez aujourd'hui barbu, raisonneur, et fumant devant le perron de Torton. A mesure que les arbres grandirent, les habitations se rapprochèrent du lieu où s'entassait la foule; des marais, des fossés se convertirent en jardins qui s'ouvraient sur le cours, et mêlaient leur verdure à celle des ormes municipaux. L'industrie des plaisirs y vint offrir ses produits et ses créations frivoles à l'oisiveté qui les cherchait. Au bout d'un siècle encore, la chaussée du milieu fut pavée; un poète nous a peint, en vers imitatifs, les ouvriers qu'on voyait

De cette belle route, à grands coups de massue,  
En cailloux incrustés parqueter l'étendue.

La nuit, des lanternes s'y balancèrent; la poussière y fut abattue par la pluie factice qu'un entrepreneur se chargeait de verser, et Voltaire, plus heureux en poésie qu'en recherches philo-